

## Dossier de presse

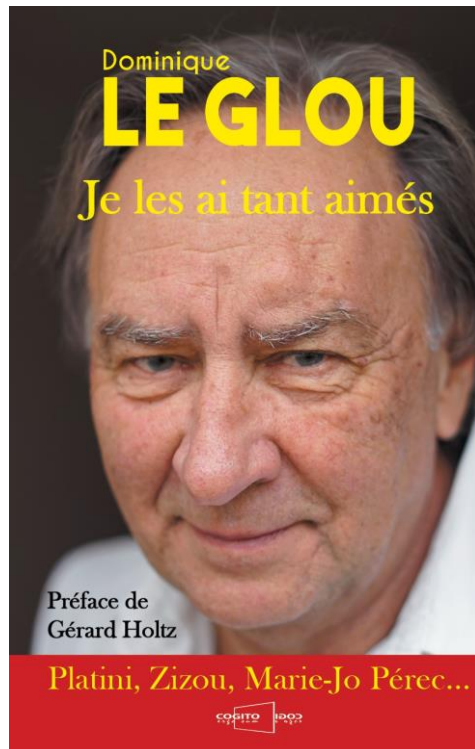


*Les éditions Cogito présentent*

**Platini, Zizou, Marie-Jo Pérec...** Et tant d'autres. Plus de trente années et trois mille reportages comme journaliste sportif pour France télévisions ; des événements, des voyages et surtout des rencontres qui ont accompagné **Dominique Le Glou**. Toute une vie dans le petit monde du journalisme sportif qu'il a vu évoluer et dont il témoigne également dans ce livre avec sa plume profondément sincère et humaine.

**Préface de Gérard Holtz**

**Postface de JP Ollivier**



p.2. **Biographie de l'auteur**

p.3. **Interview**

p.6. **Extraits du livre**

p.11. **Présentation des éditions**

p.12. **Contacts**

**Sortie : 2 mars 2016**

**300 pages**

**20 pages de photos**

**19,90 euros TTC**

**Diffusion en librairie :**

**Arts, diffusion, Loisirs**

« Un jour, c'est bien normal, Dodo a posé son sac de reporter, et il a posé des mots sur le papier. Voici son livre dans lequel vous allez découvrir ou retrouver le vrai Le Glou, curieux, ouvert, drôle et particulièrement intéressant. Grâce à sa vie de journaliste, vous allez apprécier les coulisses de notre métier. Avec lui pas de paillettes, rien que de l'authentique, du vrai, du pur. De Michel Platini à « Mouss » Le Crabe, de Raymond Domenech au formidable dossier qu'il a réalisé avec Alain Vernon sur le dopage, vous allez partager avec lui de grands moments de sport et de vie. »

**Extrait de la préface de Gérard Holtz**

## Biographie de L'auteur



**Aux côtés de Patrick Battiston, le 12 juillet 1998, au Stade de France, lors de finale de la coupe du monde.**

**Dominique Le Glou** entre alors comme simple rédacteur sur le service public audiovisuel. Il ne le quittera jamais. Trente-deux ans de carrière sur France 2 puis sur France télévisions, comme chef de rubrique, puis comme rédacteur en chef de la mythique émission « Stade 2 » pendant huit ans, avant de retourner sur le terrain, quatre avant sa retraite le 1er juillet 2012.

Le terrain... territoire de prédilection de tout bon journaliste et de Dominique le Glou. Au compteur, près de 3000 reportages sportifs, des milliers de rencontres de sportifs célèbres et d'illustres inconnus ; deux « Micros d'or » récompensant ses portraits de Mustafa Badid en 1988 et du footballeur Sierra-Léonais amputé d'une jambe Amputee Kaloon 2007.

En 1992, il publie *Mouss*, livre consacré à l'athlète Mustafa Badid (éditions JC Lattès)

**Dominique Le Glou** est né à Stains, en banlieue parisienne, en 1950. Issu d'une famille populaire, il se destinait à devenir enseignant quand le journalisme sportif l'a rattrapé, lui le fan de football, élevé au ballon rond par le curé de la paroisse de Stains. Il entre au Miroir du Cyclisme en janvier 1980. Il y rencontre alors Jean-Paul Ollivier qui, en juillet de la même année, lui fait rencontrer le mythique Robert Chapatte, le grand patron du sport sur la 2.

## Interview

### **1) *Je les ai tant aimés* sont vos mémoires de journaliste sportif pour France Télévisions. Expliquez-nous ce qui a motivé ce livre ?**

Au tout début, il y a eu une réflexion de ma mère qui, au crépuscule de sa vie, m'avait dit qu'elle avait un regret : ne pas avoir écrit le livre de sa vie ! Une remarque surprenante dans la bouche d'une femme couturière de métier, devenue femme au foyer par choix personnel. Quand je l'interrogeais sur ce regret, elle me disait que c'était pour laisser une trace de ce qu'avait été l'évolution de la vie des femmes nées dans les années 1930. Un livre pour la famille, m'avait-elle dit. Une sorte de témoignage. J'avais oublié cet échange quand en 2006 pour les trente ans de *Stade 2* me vint alors l'envie d'écrire l'histoire de l'émission. J'ai interrogé les « toujours vivants » fondateurs et j'ai écrit une trentaine de pages. Puis l'histoire s'est arrêtée là avant que je ne reprenne l'idée de ce livre, il y a trois ans, quand j'ai pris ma retraite de journaliste sportif.

### **2) Vous avez réalisé plus de 3000 reportages en trente ans de carrière, notamment pour la célèbre émission « Stade 2 » dont vous avez été rédacteur en chef. Cela fut-il difficile de passer de l'oral des reportages télévisés à l'écriture de ce livre ?**

En télévision, en principe, si l'on fait bien son travail, on écrit avec des images. C'est le montage image qui constitue la véritable écriture. Le reportage est un mini-film qui raconte une histoire. Le commentaire n'est qu'un des éléments de l'ensemble et certainement pas l'essentiel comme le pense encore bon nombre de confrères qui écrivent leur texte avant d'avoir fait le montage image ; résultat : c'est une catastrophe ! Là, devant une page blanche on se sent tout nu, il faut trouver les mots, rien que des mots pour traduire le film qui se met en place dans votre tête. D'une certaine façon je suis devenu un traducteur, il a fallu passer d'un langage à un autre. Pour voir si ça allait, je relisais le texte à voix haute. La voix est très importante en audiovisuel, à l'écrit c'est la ponctuation qui joue ce rôle.

### **3) Dans ce livre, il n'est pas question que des sportifs que vous avez interviewés. Il est également question de l'évolution de votre métier de journalistes sportif pour la télévision. On a l'impression que vous ne vous reconnaissez plus dans ce média que vous avez "tant aimé" !**

Ce n'est qu'une impression. Je ne voudrais pas passer pour un vieux réactionnaire qui prétend que c'était mieux avant ! Je crois que ce sont les conditions d'évolution du métier qui font qu'il se détériore. Avec le numérique, il faut aller toujours plus vite, si cela continue ainsi, le reporter devra bientôt parler de l'événement avant qu'il n'ait eu lieu ! Songez que sur l'info en continu, les journalistes interviennent tous les quarts d'heure, sans avoir la possibilité matérielle de bouger du cercle magique où ils se trouvent. L'info doit s'enrichir

tout le temps ; je rêve d'un envoyé spécial qui dirait : « Je ne sais rien. A ce moment précis tout ce que je pourrais vous dire ne serait que mensonge ou spéculation. »

Un journaliste est un témoin, mais aujourd'hui avec les droits sportifs, le journaliste sportif est le seul travailleur qui ne bénéficie pas des accords européens, le seul qui n'a pas la liberté d'aller d'un stade à un autre pour travailler. Si sa chaîne n'a pas acquis les droits, il est condamné à être en dehors de l'arène pour parler d'un événement qu'il n'a vu qu'à la télévision. Un témoin banal au milieu de millions de témoins. Une aberration.

#### **4) Vous n'avez jamais quitté le service public. Pourquoi ?**

Je suis rentré par conviction sur le service public avec l'idée d'une mission. J'y ai fait toute ma carrière, soit trente-deux ans. C'était « ma maison », j'y suis toujours très attaché. « La 2 » m'a donné une vie formidable, celle d'être présent là où tous mes amis et des millions de Français rêvaient de se trouver. J'ai eu beaucoup de liberté pour traiter de sujets qui pouvaient gêner mon patron - comme le dopage par exemple- dans ses démarches d'achat de droits, mais jamais personne ne m'a interdit de traiter de tel ou tel sujet. J'étais un journaliste libre.

#### **5) Je les ai tant aimés n'évoque pas que des bons souvenirs. Vous y évoquez aussi l'affaire Tapie, celle du dopage, le drame du Heysel. Pourquoi être revenu sur ces affaires qui n'honorent pas le sport que vous aimez tant ?**

Je ne peux pas dire que j'aime ses dossiers mais ils font partie du sport. Le sport n'est pas un élément à part de la vie, il peut aussi générer de la tricherie, des magouilles, des petits arrangements, des drames. Il est inclus dans les phénomènes de société, il reflète la société, ses travers. Dans le monde d'aujourd'hui, on triche pour améliorer ses performances. Il faut donc comprendre pourquoi le sport lui aussi est victime de ses pratiques. Ses détracteurs en font leur chou gras et se réjouissent de ses ennuis avec la justice. Mais le sport n'a jamais été un cercle vertueux car il est pratiqué par des hommes avec leurs qualités et leurs défauts. Il fait partie d'un système économique où tout est gonflé en forme de bulles, il n'y échappe pas. Il faut regarder les problèmes en face sans juger, il y a des tribunaux et des lois pour cela.

#### **6) S'agit-il pour autant d'un livre écrit pour régler vos comptes ?**

Je n'ai aucun compte à régler avec quiconque. Mais je n'ai pas le droit de fermer les yeux sur des pratiques dangereuses pour l'éthique et la santé. Il ne faut jamais perdre de vue qu'on fait faire du sport à ses enfants pour qu'ils soient mieux dans leurs baskets, en meilleure santé et donc pas pour les voir finir drogués ou en prison.

**7) Gérard Holtz signe la préface de votre livre. Jean-Paul Ollivier, la postface. Deux grands noms français du journalisme sportif. Quelle fut leur rôle dans votre carrière ?**

Jean-Paul m'a donné les premiers conseils pour intégrer le service des sports de Robert Chapatte. D'une certaine façon « Paulo la science » est mon tuteur. Il raconte à merveille cet épisode dans la postface qu'il consacre à mes mémoires. Gérard est un bateleur, excellent animateur, capable d'emmener une rédaction avec lui pour escalader le mont-Blanc ou sauter en parachute. Il aime et à toujours respecté le reportage, ce qui chez un présentateur ne va pas forcément de soi. Gérard donne confiance et met à l'aise. Il ne cherche jamais à vous piéger.

**8) "Vous aurez la vie d'un milliardaire sans jamais en avoir la queue d'un centime en poche", vous a dit Robert Chapatte à votre début de carrière. En lisant ce livre, on se rend bien compte qu'il avait raison, non ?**

D'une certaine façon, intégrer le service des sports c'était comme avoir l'assurance de voyager dans le temps et dans l'espace. Se retrouver là où tous ses amis souhaitaient être. Être un privilégié, témoin et conteur des événements de son siècle. Tout en profitant de conditions de travail hyper favorables en ce qui concerne les voyages et l'hébergement. Rien à voir avec la vie réelle.

**9) Dans votre livre, vous rappelez vos origines populaires, votre rencontre décisive avec un curé qui vous a fait aimer le football. Diriez-vous que vos rencontres non sportives ont été plus fortes que celles avec les grands noms du sport ?**

Toutes les rencontres sont importantes. Elles enrichissent la réflexion, mobilisent, motivent. Je n'ai parlé dans ce livre que de moments partagés qui ont dépassé le temps d'une simple rencontre. Tous ces moments m'ont inscrit dans une trajectoire, une sorte de chemin qui a croisé d'autres chemins et donné un sens à ma vie. Il n'y a pas de grandes et de petites rencontres. Toutes ont la même valeur celle de l'écoute et du partage. J'ai réalisé près de 3000 reportages sur les plus grands sportifs de la planète, mais grâce à ce métier, j'ai aussi rencontré des anonymes formidables.

## Extraits

« Pendant trente-deux ans ma vie a été rythmée par Stade 2. J'ai été fidèle. Fidèle au service public – Antenne 2, puis France 2, puis France Télévisions –, fidèle à une émission, fidèle à un service.

Certes, de temps en temps, je me suis échappé pour participer à d'autres émissions de ma chaîne, (Numéro 10, Planète Foot, Terre de Foot, Samedi Passion, les Fruits de la Passion, Envoyé Spécial) mais sans jamais abandonner la case Stade 2 du dimanche soir, la matrice, sans jamais oublier le tic-tac obsédant de son chronomètre qui marquait le générique de début de l'émission.

J'ai donc eu une vie particulière, sans week-end ; mais en a-t-on vraiment besoin lorsque l'on a l'impression de ne jamais travailler ? Ce métier de journaliste est une passion. J'en ai décliné toutes les faces : reporter, chroniqueur, enquêteur, commentateur, homme de terrain, intervieweur, producteur. J'ai même, une fois, joué les présentateurs pour un Stade 2 « Spécial Afrique », entouré de confrères africains, mais je n'ai jamais été aussi heureux que sur le terrain, à confectionner le reportage le plus soigné possible pour le plaisir du téléspectateur. J'ai assumé toutes les fonctions du métier, de rédacteur de base à rédacteur en chef en passant par grand reporter ou chef de service. J'ai connu les pionniers, les historiques, les monstres sacrés – dont j'ai été l'un des héritiers –, puis côtoyé de nouvelles générations formées aux écoles de journalisme. Pendant toutes ces années je ne concevais pas la vie sans Stade 2. J'ai couru la France, le monde. Couvert sept Championnats d'Europe des nations, six Coupes du monde de football. Travaillé sur sept Jeux olympiques, cinq Tours de France, trois Championnats du monde d'athlétisme, cinq Paris-Dakar, et un Paris-Moscou-Pékin. Et, bien sûr, sillonné chaque semaine notre beau pays à la recherche d'une histoire, d'un personnage, d'une rencontre. »

.....

« Nous étions en juin 1979. Claude, le patron de la PME, venait de trouver dans un livre de comptes de l'entreprise ma lettre de motivation destinée aux différents journaux de Paris. Il fut un peu déçu car il aurait aimé me confier la gérance d'une nouvelle entreprise qu'il voulait créer dès la liquidation accomplie. Il comprit que je voulais changer de monde et que rien ne pourrait me faire changer d'avis.

J'avais envoyé à tous les quotidiens parisiens un curriculum vitæ accompagné d'une lettre de motivation, la même pour tous. Elle portait une envie, une soif de partage et de témoignage, elle parlait de ce que vous avez déjà lu, elle traduisait une passion. Quinze jours après l'envoi, je reçus deux réponses. La première de la plume de Yann Clerc, du Figaro, la seconde de L'Humanité écrite par Jean Rabaté, son secrétaire général.

J'avais convaincu les deux bouts de l'échiquier politique. Yann Clerc me reçut rapidement au début du mois de juillet 1979. En dehors de ma motivation, deux choses l'avaient alerté dans mon CV. Le fait que j'étais breton d'origine – famille issue des Côtes d'Armor –, et le fait que je m'étais lancé sans formation journalistique. Il s'était retrouvé vingt ans plus jeune dans la même configuration et quelqu'un lui avait fait confiance. En me donnant ma chance, il prolongeait son histoire. Sa proposition portait sur deux mois de stage d'été : pendant un mois je travaillerais à la rubrique « Sport » puis j'enchaînerais avec l'économie. Hélas, la proposition dura moins de quinze jours. Nous étions à l'époque où L'Aurore fut absorbé par Le Figaro, version Robert Hersant. Yann Clerc, par la bouche de Monsieur Jean Papillon, me fit expliquer le 26 juillet qu'il ne pouvait prendre un jeune stagiaire de plus au moment où il devait se séparer de nombreux collègues de travail. Un an plus tard, il quitta Le Figaro pour rejoindre Les Échos. Mon espoir n'avait duré que deux petites semaines.

Entre-temps j'avais reçu la réponse de Jean Rabaté qui m'expliquait qu'il n'y avait pas de place libre à L'Humanité mais qu'il transmettait ma lettre à des groupes amis parce qu'il y sentait une réelle conviction. Licencié économique de l'entreprise d'espaces verts, je me retrouvai au chômage pour quelques mois, ce que mon père ouvrier n'avait jamais connu. Je l'ai soupçonné d'avoir pensé que je tirais au flanc ! Comment pouvait-on avoir ce niveau d'études et ne pas trouver de travail ? Pour mon père ce fut une vraie question. Heureusement qu'il ne vit plus aujourd'hui. »

.....

« Une poignée de main franche et un regard direct. Et me voici de l'autre côté du bureau face à un homme qui m'impressionnait depuis longtemps. Et je n'étais pas le seul. Robert Chapatte était sensiblement aussi connu que Jean Gabin, par exemple. Si vous faisiez quelques pas dans la rue à ses côtés, il était accosté en permanence. Il présentait Stade 2 depuis cinq années, avait auparavant commenté le Tour de France pour l'ORTF, et même la RTF où il était rentré en 1961.

Il n'y avait que trois chaînes dont deux seulement traitaient de sport. Tous les dimanches soir, il rentrait chez les gens avec sa bande de potes : les Couderc, Roland, Père, Janin, Diot, Fulla, Cazal, Salviac, Marquet. Il avait inventé la table ronde et les chroniqueurs autour. Depuis la formule a fait recette. Une chaise devait rester vide au début de l'émission, c'était la place de l'invité »

.....

Robert me souhaita la bienvenue avec une formule choc en guise de viatique : « Vous allez avoir la vie d'un milliardaire sans avoir la queue d'un centime en poche. » D'une certaine façon, il me préparait à une vie heureuse sans les tourments de l'argent. Ce fut tout à fait cela et je mesure aujourd'hui la qualité de vie que me donna ce métier.

.....

Le service des sports de La 2 a toujours été un service à part, un îlot de bonheur. L'immeuble de la rue Cognacq-Jay étant trop exigü, le service de Robert s'était retrouvé à deux cents mètres à vol d'oiseau, dans le prolongement de la rue Cognacq-Jay, au coin des rues Malar et Schuman. Deux cents mètres, c'est rien et c'est beaucoup. De quoi assurer aux journalistes indépendance et tranquillité. C'est une délégation du service des sports qui, dans les années 1980, assurait la couverture sportive des journaux télévisés, lesquels dépendaient donc davantage de Robert Chapatte que du directeur de l'information.

Ce n'est qu'au milieu des années 1990 que fut créé un service des sports dépendant directement du directeur de l'information.

Stade 2 était notre navire amiral. Imaginez une émission sportive le dimanche à 19 heures, dans un contexte de faible concurrence – il n'y avait que trois chaînes et trois chaînes de service public. Pas d'internet. Pas de téléphones portables. Aucune possibilité de voir des directs de sports en concurrence frontale. À l'exception de la radio, il fallait attendre Stade 2 pour obtenir des résultats. Le rendez-vous incontournable du week-end. Une autre époque.

Alain Vernon avait l'habitude de dire qu'appartenir à Stade 2, c'était comme jouer pour l'orchestre national. Les gens dans la rue ne nous identifiaient pas forcément par nos noms mais par le fait que nous « appartenions » à l'émission : « Vous, vous êtes un de Stade 2 » Pour moi, le plus beau des compliments. Certains de mes jeunes collègues se grisaient de cette popularité naissante. En plein hiver, je demandai à l'un d'eux pourquoi il portait de grosses lunettes noires ? « C'est pour pas qu'on me reconnaisse quand je prends l'avion », me répondit-il !

.....

Le 18 novembre 1981, jeune reporter au Journal télévisé d'Antenne 2, je fus chargé de suivre France-Pays-Bas au Parc des Princes, match couperet pour l'équipe de France de Michel Hidalgo, qualificatif pour la Coupe du monde en Espagne de 1982. En cas de succès, ce dernier conduirait la bande de Platini en phase finale pour la deuxième fois de suite et pour une revanche. À l'époque, nous avions les droits des matchs de l'équipe de France qui n'avait pas encore été privatisée. J'étais donc installé consciencieusement derrière le but néerlandais en attendant l'étincelle, en compagnie d'un preneur de son et d'un cadreur. Je crois me souvenir qu'il s'agissait de Bernard Berliet. Difficile quand on est cadreur de ne suivre qu'un joueur et d'oublier le reste, tout en ne le perdant jamais de vue. Dans ces années-là, avec leur doubleur de focale, ils furent quelques-uns (Bernard, Pascal Pueyo, Gérard Derlet) à avoir inventé, sans le savoir, la loupe. Le journaliste derrière les buts, position peu idéale pour une analyse technique mais euphorisante pour savoir ce qu'est une équipe, stimulante pour connaître les relations entre les joueurs, idéale surtout pour les moments d'émotion ; comme à la 52e minute quand Platini ajusta un coup franc extraordinaire dans la lucarne de Van Breukelen. L'autre lucarne, l'étrange, explosa sous le cri du cœur de Thierry Roland : « Ouais, Michel ! Oui, Michel ! » L'extase de l'ex-titi parisien... Ils étaient des millions, ce soir-là, dans leur fauteuil, à avoir ressenti la même chose. Berliet avait eu le plan du ballon enroulé et surtout toute la joie qui suivit. Platini était un magicien qui faisait disparaître les gardiens sur bon nombre de ses coups de patte. Un geste pour lui si naturel à force de l'avoir répété à longueur de fin de séances d'entraînement. Jean-Michel Moutier, son partenaire gardien de l'AS Nancy-Lorraine, s'en souvient très bien : toucher le ballon du bout des doigts était déjà pour lui comme un exploit.

À partir de ce moment, j'allais suivre toute la carrière de Michel, de loin en 1982 – je n'avais pas été sélectionné pour l'Espagne –, d'un peu plus près en 1984 pendant l'Euro en France, et d'encore plus près en 1986 au Mexique. J'étais encore présent pour son dernier match du Championnat d'Italie à Turin contre Naples, le 17 mai 1987 – son dernier match officiel – et pour son jubilé chez lui à Nancy, le 23 mai 1988. Autant dire que je lui ai fait un « marquage à la culotte » ; en lui laissant toutefois de plus en plus de champ quand il est devenu sélectionneur, puis coprésident du Comité d'organisation de la Coupe du monde en France de 1998, puis président de l'UEFA, fonction qu'il occupe toujours. Je suis resté un homme de terrain.

.....

La Coupe du monde au Mexique restera le grand souvenir de toute une génération de journalistes. Nous avons suivi les Français sept semaines au quotidien dans des conditions qui aujourd'hui apparaissent idylliques. Quand je revois la photo des médias audiovisuels présents à Tlaxcala, siège du camp de base des Bleus, je me dis que le contexte a bien changé. Une équipe TF1 emmenée par Frédéric Jaillant, une équipe Antenne 2 que j'eus le bonheur d'encadrer, Bernard Roseau pour RTL, Eugène Saccomano pour Europe1, Jacques Vendroux pour France Inter, Jean-Louis Morin pour RMC et un journaliste pour Sud Radio.

Il était donc très facile de travailler, de rencontrer les joueurs, de s'entretenir avec eux. Une petite famille en quelque sorte. Chaque matin, sauf les jours de match, les portes de l'hôtel – qui n'avait rien d'un bunker – s'ouvraient pour nous ; dans les jardins, les joueurs nous attendaient. On prenait un café, la conversation s'engageait, l'échange virait rarement au cauchemar. Tout le monde avait quelque chose à dire. Cela permettait aux remplaçants d'exister le temps que les titulaires descendent de leur chambre. Une heure chaque jour pour alimenter une réflexion, un sujet. Il est



vrai aussi que répondre à six journalistes, c'est plus facile que de répondre à soixante comme aujourd'hui. À Tlaxcala, on individualisait ; chacun avait son histoire, sa vérité. De ces entretiens ne sortait pas LA vérité officielle, mais un ensemble de vérités successives bien plus proches du réel que ce que l'on peut obtenir aujourd'hui. Une ambiance de vacances au soleil sauf quand il fallait transmettre les sons ; je pense là à mes collègues radio avec des centraux téléphoniques dignes du début du XXe siècle. Un seul joueur se faisait un peu tirer l'oreille pour descendre au jardin : Michel Platini. Il protégeait ou privilégiait un peu son contrat (le nôtre). En revanche, après les matchs, il ne faisait pas de différences, considérant qu'à ce moment-là, il était au cœur de l'info. Une position finalement assez honnête.

.....

Un reportage, c'est une rencontre. Un de mes souvenirs les plus forts fut ma rencontre avec Mustapha Badid. Mustapha, « Mouss » pour les amis, était né avec une malformation congénitale touchant ses membres inférieurs, mais aussi avec une volonté inébranlable : celle de réussir dans le monde du sport. De notre rencontre naquit un magazine de quinze minutes récompensé par un Micro d'Or, prix du meilleur reportage sportif, catégorie magazine de l'année en 1988, puis un livre quatre ans plus tard, Mouss, dans lequel je racontais sa vie à la première personne.

.....

1988. Ce n'était pas seulement l'affaire Ben Johnson. Ce furent les Jeux à Séoul en Corée du Sud. À sept heures de décalage horaire. À l'autre bout de la terre. Mes premiers Jeux olympiques.

Certes, j'avais déjà travaillé sur les Jeux. Pendant ceux de Moscou, enfermé dans une salle de montage à Paris, au 15 de la fameuse rue Cognacq-Jay, et sur ceux de Los Angeles (1984) entre les mêmes salles de montage et le studio de direct où Joseph Choupin régnait en maître de cérémonie au milieu des pendules qui indiquaient l'heure des grandes capitales du monde. Nous fabriquions, avec les dernières entrées, les bonbons nécessaires pour agrémenter le direct, jouer les commentateurs de secours ou faire patienter jusqu'à la prochaine intervention. Souvenirs complices de nuits passées en régie à rigoler entre vieux adolescents pas encore finis. Mais il y avait un écran entre nous et l'événement.

Cette fois-ci, j'étais à Séoul, heureux de pouvoir témoigner de ce que j'allais voir en tant que journaliste privilégié. J'étais de culture foot, mais les Jeux constituent le plus grand événement sportif du monde. Ils sont universels et toute la jeunesse du monde s'y rassemble pour quinze jours de compétitions. La fête du sport. Cent soixante-huit pays représentés, davantage que de délégations à l'ONU. Je connaissais bien la Corée du Sud, enfin mieux que mes collègues. Avant la Coupe du monde 1986 et la deuxième qualification de la Corée du Sud pour l'événement, j'avais été chargé de la fabrication d'un documentaire sur l'équipe de Corée et sur ce pays qu'on connaissait mal, puis à un an des Jeux, du traditionnel portrait du « Pays du Matin calme ». C'est sans doute pour cette raison que je me retrouvais dans le premier charter pour Séoul dix jours avant le début des compétitions. Avec Joseph Choupin, le chef de délégation, nous fîmes l'ouverture du centre international de presse et de l'International Broadcasting Center, dédié aux télévisions. Très rapidement se produisit un événement que je ne suis pas près d'oublier : l'organisation coréenne du parcours de la flamme olympique cherchait un journaliste français pour porter le flambeau. Comme il n'y avait que Joseph et moi et que Joseph à ce moment-là atteignait l'âge canonique qu'à mon tour je porte, le choix se fit

par défaut. Me voilà donc à une semaine de l'ouverture des Jeux porteur de la flamme olympique. J'étais un peu ému, me rassurant en pensant que je n'étais que l'un des six mille porteurs. Mais j'étais le seul Européen. La petite histoire dit qu'en fait, c'est un journaliste américain qui avait fait des pieds et des mains pour porter la flamme, arguant que l'Amérique faisait beaucoup pour la Corée du Sud depuis la guerre de 1950-1953. Il avait finalement obtenu satisfaction, le Comité olympique coréen équilibrant avec la participation d'autres journalistes étrangers. Me voici donc le 9 septembre 1988 à Cheong-Ju, ville de 500 000 habitants en train d'essayer un costume sur mesure taillé pour un Coréen mais pas pour ma carrure. Tout était trop petit, des chaussures de toile au maillot qui me moulait façon « 2Be3 », un marcel que n'aurait pas renié Jean-Paul Gaultier – sauf que je n'avais pas la plastique de ses mannequins –, et, j'allais oublier, des gants blancs. Restait à courir un kilomètre en évitant évidemment d'éteindre la flamme et en essayant de ne pas semer mon équipe de tournage qui était censée immortaliser l'instant. Elle avait pris place sur un petit scooter aménagé d'une mini-plateforme. Mais nous ne savions pas qu'en tant que dernier relayeur, nous allions courir (Bernard Berliet le cadreur y fut aussi contraint) au cœur d'une ville immense au milieu d'une foule digne des post-élections américaines. Le show avec sirènes hurlantes de police, musique, bottins découpés en confettis et foule ensorcelée. Je n'en avais pas conscience et pourtant c'était mon heure, enfin ma minute de « gloire ». La foule était de plus en plus dense, incroyable impression et quand je transmis le flambeau à une sorte de guerrier sorti de l'histoire coréenne, je ne pus m'empêcher de penser au passage de témoin qui s'effectuait au même moment sur Antenne 2 entre Henri Sannier et Christine Ockrent pour la présentation du 20 heures. C'était d'ailleurs l'un des derniers journaux d'Henri. Je pensais aussi à mes confrères du quotidien Le Sport qui avait disparu du paysage médiatique deux mois plus tôt. J'en profitais pour leur adresser un message. Le sujet de deux minutes quarante fit l'ouverture du 20 heures d'Henri Sannier, ému du clin d'œil. Les copains qui avaient regardé étaient tous enthousiastes à une nuance près, toujours la même : « Tu aurais pu rentrer ton ventre »... Aucun d'eux ne se doutait que j'avais fait l'effort de le contracter pendant les mille mètres du relais !

## Les éditions Cogito

### Des éditions engagées et proches de leurs auteurs !

Les éditions COGITO ergo sum sont nées en avril 2011 sur l'idée originale de Frédéric SEAUX, enseignant, correspondant de presse et animateur radio. Auteur lui-même, Frédéric SEAUX a ainsi voulu permettre à des auteurs talentueux, sans éditeur, d'être enfin édités.

Les auteurs n'apportent que leur talent. Les éditions COGITO se chargent du financement de l'impression, de la diffusion et de la communication et elles versent 10 % de droits brut rémunérés aux auteurs. Les auteurs, eux, s'engagent à multiplier les salons du livre et à être présents dans un maximum de manifestations autour du livre. La diffusion se fait par les canaux traditionnels des médiathèques et des librairies, mais aussi par internet, à travers les réseaux sociaux, les courriels, les blogs, les sites internet et la vente en ligne (Amazon).

### Les éditions militent pour que les hommes et les femmes soient égales !

Engagées dans le dur combat de l'égalité homme-femme, les éditions COGITO ergo sum exigent de leurs auteurs qu'ils respectent la règle grammaticale de proximité qui rétablit cette égalité dans la langue française.

Cette règle de bon sens a disparu au XVIIIe siècle sous les fourches caudines de grammairiens « mâles » considérant que l'homme était supérieur à la femme et que, par conséquent, cette supériorité « naturelle » devait s'appliquer dans la langue française.

Mais depuis les années 1990, les ouvrages et associations combattant ce sexisme dans la langue française se multiplient. Et nul doute qu'un jour prochain, lorsque cette règle de proximité sera rétablie, alors oui les hommes et les femmes seront vraiment égales et les femmes et les hommes seront vraiment égaux !

Les éditions COGITO ergo sum en tout cas y contribueront à leur humble niveau.

### Promotion des filières courtes

Enfin les éditions COGITO défendent l'emploi local. C'est la raison pour laquelle l'impression des ouvrages, des affiches, flyers et tous les autres supports de communication sont réalisés par des entreprises de l'agglomération rouennaise. Militantes, les éditions COGITO dénoncent les délocalisations d'entreprises et d'emplois, au nom des seuls intérêts financiers et au mépris des salariés qui sont les forces vives de ces entreprises. En outre, à l'heure où l'on parle tant d'écologie et de sauvegarde de la planète, favoriser les filières courtes, économiques en énergie et plus protectrices de l'environnement, demeure une nécessité écologique.

## Contacts

### Les éditions Cogito

Frédéric SEAUX : [leseditionskogito@gmail.com](mailto:leseditionskogito@gmail.com)

06 82 89 18 61 / 02 32 91 39 26

23 cité Leverdier 76350 Oissel

### L'auteur

Dominique Le Glou

06 11 14 06 02

[ddlg@hotmail.fr](mailto:ddlg@hotmail.fr)

### Le diffuseur-distributeur

Arts, diffusion, Loisirs, 20 route de Rouen 76 500 Elbeuf

Responsable Eric Fillatre : 06 08 90 92 45 / 02 35 87 11 58